

fondes et tranquilles, comme la carpe, le brochet, la tanche, etc., déposent leurs œufs sur les végétaux aquatiques, par lesquels, sous l'influence solaire, un état d'aéragé constant est distribué au sein des eaux. La truite, le saumon et les autres de même espèce, qui frayent au commencement ou à la fin d'hiver, et qui habitent les fleuves traversés par des courants rapides et froids venant des montagnes, déposent leurs œufs là où il y a peu d'eau, sur de petits monceaux de sable, le plus près possible de la source du courant, où il y a un mélange favorable d'air et d'eau. Et, pour arriver à ce but, ils remontent des centaines de lieues contre le courant, et même au-dessus des cataractes et des écluses : les uns montent le Rhône et l'Aar jusqu'aux glaciers de la Suisse ; les autres, par le Danube, l'Isar et la Save, traversant les lacs du Tyrol et de la Styrie, et remontent jusqu'aux torrents les plus élevés des Alpes Noriques et Juliennes.

PHILALÉTHÈS. — Le rapport immédiat qui existe entre la sensibilité et la respiration m'est prouvé d'une manière péremptoire par mon expérience personnelle. Je ne puis rien me rappeler de mon accident de l'autre semaine à la chute de la Traun, si ce n'est seulement une certaine violente

et douloureuse sensation d'oppression sur la poitrine, à laquelle la perte de la connaissance a dû succéder immédiatement.

EUBATHÈS. — Sans doute, dans les instants qui suivirent votre chute, vous n'avez éprouvé aucune souffrance, puisque vous étiez sans connaissance quand votre ami l'Inconnu vous a sauvé. Il y a, je crois, dans ce rapport évident entre la sensibilité et l'absorption de l'air par le sang, une preuve favorable à l'idée exposée tout à l'heure que l'atmosphère fournit au système quelque matière subtile et éthérée, laquelle est peut-être la cause de la vitalité.

L'INCONNU. — Attendez-donc un peu, je vous prie ; il ne faut pas que vous vous trompiez sur mes vues. Je tiens pour probable que certaine matière subtile ; provenant de l'atmosphère, se trouve par la respiration en rapport immédiat avec les fonctions de la vie ; mais rien n'est plus étranger à mon opinion que de supposer que cette substance soit la cause de la vitalité.

PHILALÉTHÈS. — C'est très-clair, d'après la manière dont vous avez traité le sujet, et surtout en se souvenant de votre phrase : « La substance à laquelle vous commandez ne vous entend pas. » Je pense que je ne me trompe pas sur vos vues si

j'affirme que vous ne considérez pas la vitalité comme dépendant des propriétés de la matière.

L'INCONNU. — C'est parfaitement cela. Je répète d'ailleurs que nous sommes là-dessus dans la plus complète obscurité, et c'est avec la plus grande franchise que je proclame mon ignorance. Je sais qu'il y a eu des physiologistes distingués qui ont imaginé que l'organisation donnait naissance à des pouvoirs que la matière ne possède naturellement pas; de même que la sensibilité serait une qualité appartenant à quelque combinaison inconnue d'éléments éthérés également inconnus. Pour moi, j'attache peu d'importance à toutes ces vagues hypothèses qui ne font que remplacer des choses inconnues par des paroles obscures.

Non. La vie est due à la présence de l'âme. Jamais je ne pourrai croire qu'aucune division, ni raffinement, ni subtilisation, ni juxtaposition, ni arrangement des particules de la matière, puissent créer la sensibilité; ni que l'*intelligence* puisse être le résultat de combinaisons d'atomes insensibles et bruts. J'aimerais autant croire que les planètes tournent par leur volonté, ou leur dessein spécial, autour du soleil, ou qu'un boulet de canon raisonne quand il décrit sa courbe parabolique. Les matérialistes, en faveur de leur

doctrine, citent une idée de Locke qui se demandait « s'il n'aurait pu plaire à Dieu d'accorder à la matière la puissance de la pensée. » Malgré mon admiration profonde pour ce grand logicien, — le fondateur de la logique moderne, — je pense qu'il ne montre pas son esprit accoutumé en posant une telle question. Il me semble qu'il aurait pu aussi bien retourner le sujet, et se demander s'il aurait pu plaire à Dieu de faire qu'une maison fût son propre locataire à elle-même.

EUBATHÈS. — Je ne suis pas ce qu'on peut appeler un matérialiste absolu; cependant, il me semble que vous êtes un peu trop sévère pour ces doutes modestes de Locke. Permettez que je vous cite quelques arguments de savants physiologistes en faveur de cette opinion à laquelle vous êtes tant opposé, sans vouloir pour cela me présenter moi-même comme les partageant.

Dans les premiers temps de la vie, les tissus des êtres animés sont pour ainsi dire analogues à la matière cristallisée, où la vie sensitive se montre à peine. Les opérations graduelles par lesquelles se développent les organes nouveaux et les pouvoirs qui les régissent inspirent d'une manière frappante, l'idée que la puissance vitale réside dans l'arrangement auquel ces organes sont dus. De même

qu'il y a un accroissement graduel de puissance conforme à l'accroissement du perfectionnement de l'organisation ; ainsi il y a une diminution graduelle en rapport avec la décadence du corps. De même que l'enfantillage des premières années s'accorde avec la faiblesse de l'organisme, de même l'énergie de la jeunesse et la puissance de la virilité coïncident avec la force corporelle ; et vous ne pouvez nier que, dans la vieillesse, la faiblesse et la sénilité intellectuelle ne témoignent au même degré le déclin de l'organisation humaine.

La flamme de l'esprit s'éteint insensiblement, en même temps que la chaleur de la lampe humaine, et s'évanouit au moment où les éléments retournent à la même nature morte au sein de laquelle la vie les avait puisés. Il y eut une époque où l'homme le plus renommé qui fût jamais au monde n'était qu'un atome vivant, un fœtus d'une forme organisée, doué pour toute puissance de la plus simple faculté de la perception. Certes, au moment de sa naissance, il était difficile de voir dans le petit corps qui devint Newton l'indice de la moindre intelligence. Si l'on suppose qu'un principe spécial soit nécessaire à l'intelligence, il faut que ce principe existe dans la nature animée.

L'éléphant approche plus de l'homme en puissance intellectuelle que l'huître n'approche de l'éléphant ; et dans le monde de la nature sensitive, on pourrait construire une chaîne depuis le polype jusqu'au philosophe.

Maintenant, chez le polype, le principe sensitif est divisible, et d'un polype ou d'un ver de terre on peut former deux ou trois êtres dont chacun devient un animal parfait, doué de la perception et de la volonté. Il en résulte que le principe sensitif possède au moins, de commun avec la matière, cette propriété d'être divisible. Ajoutez à ces difficultés ce fait incontestable que toutes les hautes facultés de l'esprit dépendent de l'état du cerveau ; souvenez-vous que non-seulement la puissance intellectuelle, mais la sensibilité même sont détruites par la pression d'un peu de sang sur le cervelet, et tâchez de résoudre ce problème. Voulez-vous un argument de plus ? Je le prendrai dans la cessation accidentelle de la vie, telle qu'elle a eu lieu pour notre ami, — cas singulier où la présence de l'âme ne se manifeste par aucun signe, et où l'animation ne revient qu'avec le retour de l'activité organique. Assurément, tous ces exemples vous montrent une dépendance intime entre les

propriétés de la matière et les facultés que vous considérez comme appartenant à l'esprit.

L'INCONNU. — Les arguments que vous venez d'avancer sont ceux que les physiologistes matérialistes emploient généralement. Vous vous imaginez qu'ils possèdent en eux quelque force ; mais, en réalité, ils en sont totalement dépourvus. Ils prouvent qu'un certain perfectionnement de la machine animée est essentiel à l'exercice des pouvoirs de l'esprit, — mais cela ne prouve pas que l'esprit soit la machine. La fonction de la vue a besoin d'un œil pour s'exercer, ainsi la pensée a besoin du cerveau. Mais le nerf optique et le cerveau ne sont que les instruments matériels d'un pouvoir qui n'a rien de commun avec eux.

Ce que je viens de dire à propos du système nerveux s'applique également aux autres organes. Arrêtez le mouvement du cœur, et il n'existe plus ni sensibilité ni vie ; cependant le principe moteur n'est ni dans le cœur ni dans le sang artériel qu'il envoie à toutes les parties du corps. Un sauvage qui voit la roue d'une machine à vapeur s'arrêter tout à coup peut parfaitement s'imaginer que le principe du mouvement est dans la roue ; il lui sera impossible de deviner que ce mouvement

dépend d'abord de l'action de la vapeur, puis du feu entretenu sous une chaudière d'eau. Le savant, au contraire, ne s'y trompe pas ; il voit le feu et le prend immédiatement pour la cause de ce mouvement compliqué. Mais l'un et l'autre sont également ignorants en ce qui concerne le *feu divin* qui fait mouvoir le mécanisme des structures organisées.

Sur ce sujet nous sommes encore de la dernière ignorance, et nous ne pouvons faire autre chose que témoigner nos propres impressions. Le monde externe ou matériel n'est, en définitive, pour nous qu'un amoncellement de sensations. En remontant aux premiers souvenirs de notre existence, nous trouvons un principe constamment présent, ce qu'on peut nommer la *monade* ou *moi*, qui s'associe intimement avec des sensations particulières produites par nos organes. Ces organes sont en rapport avec des sensations d'un autre genre et les accompagnent pour ainsi dire à travers les métamorphoses corporelles de notre existence, laissant temporairement une ligne de sensation qui les réunit toutes ; mais la *monade* ne s'absente jamais et nous ne pourrions assigner ni commencement ni fin à ses opérations. Dans le sommeil, on perd quelquefois le commencement et la fin d'un rêve, et l'on se souvient du milieu.

Un rêve n'a pas le moindre rapport avec un autre, et cependant on a la conscience d'une variété infinie de rêves qui se sont succédé sans que la plupart du temps nous puissions clairement en retrouver le fil, — parce qu'il y a entre eux des diversités et des lacunes apparentes.

Nous avons les mêmes analogies pour croire à une infinité d'*existences antérieures*, qui ont dû avoir entre elles de mystérieux rapports. L'existence humaine peut être regardée comme le type d'une vie infinie et immortelle, et sa composition successive de sommeils et de rêves pourrait certainement nous offrir une image approchée de la succession de naissances et de morts dont la vie éternelle est composée. Que nos idées proviennent des sensations dues à nos organes, on ne peut pas plus le nier que la relation qui existe entre les vérités mathématiques et les formules qui les démontrent. Toutefois, ces signes ne sont pas eux-mêmes des faits, pas plus que les organes ne sont la pensée.

L'histoire entière de l'âme présente le tableau d'un développement effectué selon une certaine loi ; nous ne gardons le souvenir que des changements qui nous ont été utiles. L'enfant a oublié ce qu'il faisait au sein de sa mère ; bientôt il ne se

rappellera plus rien des souffrances et des jeux qui composèrent ses deux premières années. Cependant, on voit quelques habitudes prises dès cet âge subsister en nous pendant toute la vie. C'est à l'aide des organes matériels que le principe pensant compose le trésor de ses pensées, et les sensations se modifient avec le changement des organes. Dans la vieillesse, l'esprit émoussé tombe dans une sorte de sommeil, d'où il se réveillera pour une existence nouvelle.

L'intelligence humaine, dans son organisation actuelle, est naturellement limitée et imparfaite ; mais cette imperfection dépend de son mécanisme matériel. Avec une organisation plus parfaite, il est probable que l'intelligence jouirait d'un pouvoir beaucoup plus étendu. Si l'homme, tel qu'il est actuellement organisé, était immortel, ce ne serait que l'immortalité attachée à une machine. Quant à l'intelligence, elle subirait une espèce de mort, où les souvenirs se perdraient de siècle en siècle successivement ; ce serait une série de morts véritables, de sorte que notre être immortel serait, relativement à ce qui est arrivé il y a mille ans, dans la même condition que l'adolescent qui perd le souvenir des événements de la première année de sa vie.

Essayer d'expliquer de quelle manière le corps est uni à la pensée serait assurément du temps perdu. Les nerfs et le cerveau y sont évidemment en liaison intime; mais dans quel rapport? Voilà ce qu'il est impossible de définir. A en juger par la rapidité et la variété infinies des phénomènes de la perception, il paraît extrêmement probable qu'il y a dans le cerveau et dans les nerfs une substance infiniment plus subtile que tout ce que l'observation et l'expérience y font découvrir.

Ainsi, on peut supposer que l'union immédiate du corps avec l'âme, de la matière avec l'esprit, a lieu par l'intermédiaire d'un corps fluide invisible, d'une sorte d'élément éthéré insaisissable par nos sens, et qui est peut-être à la chaleur, à la lumière et à l'électricité ce que celles-ci sont aux gaz. Le mouvement est plus facilement produit par la matière légère, et nul n'ignore que des agents impondérables, tels que l'électricité, renversent les plus fortes constructions. Loin de moi la prétention d'établir à cet égard un système définitif; jamais, en particulier, je n'admettrai l'hypothèse de Newton, qui place la cause immédiate de nos sensations dans les ondulations d'un milieu éthéré. Cependant il ne me paraît pas improbable que quelque chose du mécanisme

raffiné et indestructible de la faculté pensante n'adhère, même dans un autre état, au principe sensitif. Car, malgré la destruction par la mort des organes matériels, tels que les nerfs et le cerveau, l'âme peut, sans doute, garder indestructiblement quelque chose de cette nature plus éthérée. Parfois je pense que les facultés appelées instinctives appartiennent à cette nature raffinée. La conscience paraît avoir une source insaisissable et rester en relation occulte avec une existence antérieure.

EUBATHÈS. — Toutes ces suppositions sont très-belles, mon cher métaphysicien; mais je n'y crois guère. D'ailleurs, si vous êtes chrétien, vous devez réfléchir que la révélation n'autorise en rien vos idées sur la nature spirituelle; l'immortalité enseignée par le christianisme se base sur la résurrection du corps.

L'INCONNU. — S'il en était nécessaire, je pourrais trouver, dans l'Ancien ou le Nouveau Testament, des arguments en faveur de la théorie spiritualiste que je viens de vous exposer. Dire que l'homme a été créé à l'image de Dieu, c'est dire que son organisation a été établie pour l'intelligence. Le Christ n'a-t-il pas dit lui-même, en parlant du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : « Il n'est

pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants?» Saint Paul ne représente-t-il pas l'âme se vêtant d'un corps nouveau et purifié, et ne rappelait-il pas l'analogie du germe vivant dans le grain de la plante, qui n'est vivifié qu'après la mort apparente? D'autre part, la destruction de notre planète par le feu, afin qu'elle soit purifiée et rendue digne de servir de demeure aux élus, n'est-elle pas en parfaite harmonie avec les vues que j'ai hasardé de vous transmettre?

EUBATHÈS. — Je ne puis pas faire coïncider vos idées avec l'interprétation que j'ai eu l'habitude d'entendre sur les Écritures. Vous admettez que tout ce qui appartient à la vie matérielle dépend de l'organisation du corps. Cependant vous voulez qu'après la mort l'âme soit revêtue d'un corps nouveau; que ce corps soit rendu heureux ou malheureux par un système de récompenses et de châtimens en rapport avec les actions commises par un autre corps fort distinct de celui-là. Il peut se faire qu'une organisation particulière ait une tendance vers le mal. Supposer que le corps ressuscité soit châtié pour des crimes commis par un organisme désormais dissous et détruit me paraît contraire à tout principe de justice éternelle.

L'INCONNU. — Rien n'est plus absurde, — je

pourrais même dire plus impie, — que la prétention de l'homme, si borné par les sens matériels, à raisonner sur la justice éternelle! Dans vos jugemens sur un sujet aussi élevé, vous appliquez encore ce même procédé restreint, dont vous vous êtes servi pour essayer de réfuter l'indestructibilité du principe pensant à l'aide de mauvais arguments tirés de la division apparente du principe vital chez le polype. Vous avez paru oublier que dire qu'une qualité est capable d'être augmentée ou rehaussée ne prouve pas qu'elle puisse être détruite pour cela. Si la connaissance du bien ou du mal appartient constamment au principe pensant de l'homme (ce dont je ne doute pas), alors les récompenses et les châtimens s'ensuivraient comme conséquence naturelle de cette connaissance. Donc, l'indestructibilité de la faculté de penser est nécessaire au décret de la justice éternelle.

D'après votre manière de voir, on ne pourrait infliger de justes châtimens à des crimes, même dans cette vie; car les substances dont sont composés les êtres humains subissent un renouvellement rapide, et, au bout de quelques années¹, un

1. Moins encore. Dans l'intervalle d'un mois notre corps paraît entièrement renouvelé dans toutes ses molécules